

L'ivraie dans l'œuvre d'André Gide



André Gide est un homme autour duquel on se bat. On dit beaucoup de mal de lui ; on en pense bien davantage. Regardons-nous un peu : dans l'œuvre de cet écrivain se mire parfaitement tout un côté de la société d'aujourd'hui. C'est un miroir, oui, un miroir que l'on peut présenter au dévergondage de vie et de pensées d'une foule énorme d'êtres, qui se croient encore respectables et qui ne le sont plus. Car il est des sans-boussole volontaires, en nombre immense, qui trouveront tous ici leur lieu propre.

Toutefois, parmi les juges qui déchirent André Gide, il en est un qui outrepassa sa pensée : c'est Henri Massis. Il est féroce, cet homme-là. Dieu me garde de tomber sous sa dent : quand il dévore un ennemi, il n'en reste rien...

Mais vraiment, H. Massis est-il aussi révolté que le donnent à penser les bouillons de son éloquence ? C'est ce qu'il est permis de discuter. Certes, je n'y contredis pas : l'œuvre effroyablement impudique d'André Gide laisse flotter dans l'esprit une image hideuse. Les vies droites et nobles en sont scandalisées. Pourquoi ce fantôme qui fond sur nous comme un voleur dans la nuit, à la faveur d'une pensée ondoyante et subtile, déprimante et stérile ? Cependant, autre chose est le jugement de Massis sur Gide, autre chose la vérité nue.

Personne n'ignore que Massis, en tant qu'écrivain, est un vaillant champion du renouveau catholique. C'est son affaire, et nous respectons sa mission. Mais un fait n'est pas discuté : il mène contre Gide une campagne qui sent son cléricisme étroit et militant. Il le condamne au nom de l'Eglise : c'est le plaisir des honnêtes gens de mettre la vérité au-dessus de la charité. C'est leur devoir de tirer au clair ce qu'il faut flétrir, de ne jamais manquer leur but et d'atteindre non seulement l'ennemi visé, mais la sphère d'idées ou de sentiments dont il porte l'odeur. Il faut rompre avec l'hérétique, quel



André Gide n'est pas simplement un romancier ; il se pose comme Proust, en novateur dans le domaine des lettres. Selon lui, notre littérature a péché jusqu'ici par un manque de curiosité : il est grand temps qu'elle se ressaisisse. — Or, en réalité, que fait Gide ?

Il rompt, afin d'innover, avec les saines traditions de notre passé littéraire. André Gide prétend nous convaincre que l'homme normal, pleinement responsable de ses actes et de ses pensées, n'est plus un objet d'étude suffisant pour le poète ou le romancier d'aujourd'hui. D'où il suit qu'il n'y a pas de mal à étaler les aberrations de tout genre qu'on rencontre chez l'homme dont l'équilibre nerveux est rompu et dont la tête chavire :

« Désormais, dit-il, j'attends tout de moi ; j'attends tout de l'homme sincère et j'exige n'importe quoi, puisqu'aussi bien je pressens en moi les plus étranges possibilités. » Autrement dit, il y a pour tous les hommes indistinctement des moments dans la vie où il faut savoir faire le grand saut, se libérer de toute pression morale intérieure et de toute convention sociale pour savourer les plaisirs que notre sensualité naturelle réserve à ceux qui savent s'y prendre. Tel est le genre de leçons que professe André Gide dans tous ses livres. L'ivraie lève dans ce champ et étouffe le bon grain. Le bon grain ? — cet examen de soi que Gide transcrit dans son intégrité, avec une sorte d'exaltation qui fait peine ; les dons merveilleux du prosateur ; ce fond protestant d'idées et de sentiments, cet humus excellent que le poète laisse en jachères, où il ne met rien, dont il ne sait pas tirer parti ; ce fond protestant d'idées et de sentiments qui constitue néanmoins, sans qu'il s'en doute, les vraies ressources profondes de son génie propre. Il lui faut de l'or pour lancer sa fausse monnaie : c'est là qu'il le trouve. O ! faux monnayeurs innombrables de la pensée chrétienne : je songe à mon petit trafic personnel. Et je me tais. Nous sommes nombreux dans l'autre, au travail.

André Gide est tellement malade qu'il dépouille de leur signification profonde, vide de leur contenu, les seules vérités qui restituent un sens à la brièveté de nos jours. C'est

ainsi, par exemple, que le récit de l'Enfant Prodigue lui inspire un drame étrange, qu'il confectionne à sa guise, après avoir anéanti la splendeur de sa fable évangélique. L'histoire de Saül et de David fournit à Gide un autre sujet, qui va lui permettre de prêter à Saül des sentiments innommables. Les souvenirs de la cour d'assises — recueil de notes bourré d'intentions et de sensations malsaines — se placent sous l'égide de ce mot du Christ : « Ne jugez point ». Dans certains romans, de longue haleine, la déformation de la vérité des Evangiles est plus odieuse encore. « La Porte Etroite » nous montre une femme, Alissa, qui s'absorbe en Dieu pour se soustraire aux devoirs d'une liaison qui ne la satisfait pas et qui, après cela, cherche à apaiser ses remords, sans y parvenir, dans une existence toujours plus consacrée à Dieu. Ce Dieu qui l'a pourvue d'une vocation, par laquelle elle a pu écarter Jérôme, son fiancé. — Mais la vocation toute céleste d'Alissa est pour ses épaules un trop pesant fardeau, parce que c'est Gide qui l'en charge. De sorte que l'on assiste à la suffocation d'Alissa. Elle étouffe dans ces hautes régions qui ne sont pas faites pour elle :

« J'écris pour me rassurer, me calmer. O ! Seigneur, puisses-tu atteindre jusqu'au bout sans blasphème. Je voudrais mourir à présent, vite ! » — Quant à l'histoire de la Symphonie pastorale, inspirée par la Parole de la Brebis perdue, c'est un chef-d'œuvre d'analyse. Mais le virus de l'imagination de l'auteur a beau jeu ici pour déployer ses effets. La parabole de Jésus se colore dans son esprit d'un sens faux. En effet, le frisson de l'interdit court dans toutes les pages : Gide nous montre un berger qui, à la recherche de la Brebis perdue, se perd lui-même. Qui ne s'est trouvé une fois ou l'autre dans la peau d'un bon berger, séducteur de la brebis qu'il s'efforce de sauver ?

Telle est l'intention malsaine de la Symphonie pastorale. — Mais, à un moment donné, le drame devient un pur blasphème. Ce qui rend la Symphonie pastorale insupportable, ce n'est pas la passion coupable du pasteur : elle est humaine, hélas ! — Heureux les moralistes qui l'ont su peindre aussi sûrement que Gide. Ce qui stupéfie dans ce chef-d'œuvre, c'est l'entrée en scène des particularités troublantes du cerveau malade de l'auteur. Le pasteur était une victime : ■

devient inexplicable. L'esprit de l'auteur fait détailler le roman :

« S'il est une limitation dans l'amour, s'écrie le pasteur, elle n'est pas de vous, mon Dieu, mais des hommes. Pour coupable que mon amour paraisse aux yeux des hommes, oh ! dites-moi qu'aux vôtres il est saint. »

J'ai hâte de quitter ces romans pseudo-religieux, pour relire les « nourritures terrestres », où règne parfois un grand souffle frais de véritable poésie. La convoitise du poète caresse ici tous les lieux de la terre, tous les paysages, quels qu'ils soient : arides ou plantureux, banals ou inédits. Nos peintres habituels préfèrent certains sites à d'autres, font des comparaisons, s'enthousiasment ou s'altruissent, débordent d'enthousiasme ou prennent de l'humeur, fuient tel séjour pour s'arrêter ailleurs. Tout paysage est pour eux un « état d'âme ». Tout paysage comporte pour Gide une satisfaction de volupté. C'est là un trait curieux et original. Gide met ses sens et son âme dans la moindre de ses descriptions. Inestimable provision des biens de la terre : poids et volume des choses créées :

« La vue, dit le poète, le plus désolant de nos sens. Tout ce que nous ne pouvons pas toucher nous désole. » — André Gide se réjouit, calcule, soupèse et dénombre toujours : on se croirait en présence d'un vieux Juif de Montpellier...

Et pourtant Duhamel a raison, les biens de ce monde sont là pour escorter notre âme, à travers la misère des temps, comme des personnes vigilantes et radieuses. Le monde entier à notre convoitise, s'écrie Gide. — Mais parfois, au hasard de ses « promenades fabuleuses », il lui arrive de rencontrer les joies véritables de la terre : le bonheur paisible d'un foyer... C'est ici que m'a tout particulièrement frappé, ce que j'appellerais volontiers « la colère d'André Gide contre toutes les situations morales »... Et je me permettrai d'aller au fond des choses et d'expliquer, par quelques arguments, ces colères gidiennes. Hélas ! cela n'est pas très difficile. Si la sensualité et ses débordements entament à la longue l'être physique (d'incroyable trépidation nerveuse des nourritures terrestres en fournit la preuve), elle entame plus sûrement encore notre être moral. — Non pas tout notre être moral, mais ce que nous possédons de plus sacré : la sensibilité du cœur. La sensualité aboutit à l'irréparable tarisse-

ment de nos affections les plus légitimes et les plus sacrées. L'ébranlement nerveux qui détraque la machine, paralyse le monde des sentiments. C'est dans l'ordre naturel : qui abuse ou n'use pas, s'use. — Aussi avons-nous lu avec une sorte d'effroi le roman d'André Gide intitulé *L'Immoraliste*, où l'auteur trace le portrait d'un malheureux jouisseur, Michel, désormais réduit moralement à n'être plus qu'une épave. On a voulu voir dans ce héros (!) un auto-portrait. Certes, un peintre met toujours quelque chose de soi dans un portrait réellement vivant, et personne n'est plus capable qu'André Gide de dessiner son attitude avec une sorte de faculté de dédoublement. Mais Michel n'est pas André Gide. Toutefois Gide a certainement mis dans son héros son état morbide de sensibilité. Cet état qu'on relève partout dans son œuvre, cette âme morte qu'il promène en tout lieu.

Michel est malade ; il se rétablit, grâce aux soins miraculeux de Marceline, sa femme. Mais bientôt Marceline tombe malade à son tour. Et, très gravement, incurablement. Michel la soigne avec beaucoup d'empressement, dépense en voyages un argent fou, fait tout pour tromper le cours de la maladie ; mais Marceline lit avec la plus impitoyable clairvoyance que le cœur de son mari a cessé de battre profondément. La précipitation fébrile avec laquelle Michel comble tous ses vœux et lui prodigue des soins touchants ne l'égare pas. Elle est au clair sur l'automate qui s'agite à son service :

« Marceline me prie d'ouvrir un coffret que son regard me désigne ; il est là sur la table ; je l'ouvre ; il est plein de rubans, de chiffons, de petits bijoux sans valeur ; — que veut-elle ? J'apporte près du lit la boîte, je sors un à un chaque objet. Est-ce ceci ? cela ?... non ; pas encore ; et je la sens qui s'inquiète un peu.

» Ah ! Marceline ! C'est ce petit chapelet que tu veux : elle s'efforce de sourire.

» Tu crains donc que je ne te soigne pas assez ?

» — Oh ! mon ami ! murmure-t-elle.

» Un instant encore, je m'attarde, ne sais que faire, suis gêné ; enfin, n'y tenant plus : Adieu ! lui dis-je, et je quitte la chambre, hostile, comme si l'on m'en avait chassé. »

Que signifie ce mot « hostile » ? — Il est aisé de le dire : Michel hait la maladie de sa femme, parce que cette maladie le dérange dans ses occupations de dévergondage. Mais, il y

a plus. Michel est au clair, lui aussi, sur sa situation intérieure. Et surtout il voit comme Marceline la démêle bien. Il sent son regard peser sur sa misère. Le drame qui se passe dans le cœur de Michel est affreux. Alors... il fait appel à tous les sentiments qui l'ont porté à partager sa vie avec Marceline, pour partager aujourd'hui l'angoisse et la souffrance de la pauvre créature, à ses derniers moments. Mais il ne trouve plus en son cœur la force qui parvient à faire ces choses : ce privilège des cœurs sains lui est ravi pour toujours. De navrants indices lui signifient sa déchéance et le ravalent. Avec une grande lucidité, il se rend compte qu'il parle de sa douleur comme si elle ne le frappait pas directement ; il sent qu'il regarde la malade comme un tiers, et que les traits contractés de Marceline l'accaparent tout entier, non l'expression angoissée de son regard. Il devient ainsi, spectateur curieux de Marceline à l'agonie :

« O goût des cendres ! O lassitude ! J'ose à peine la regarder ; je sais trop que mes yeux, au lieu de chercher son regard, iront affreusement se fixer sur les trous noirs de ses narines. »

Deuxièmement, notre homme se laisse distraire de sa douleur constamment, sans motif louable, par un ami, Ménalque, qui, à un certain moment, se montre si insultant pour « le doux bonheur du foyer » de Michel, que celui-ci bondit de fureur. Et que voyons-nous ? Michel s'arrache à l'empire de Ménalque, non pour courir à sa douleur, mais pour sauver l'honneur de l'affection qu'il a pour Marceline. Et justement ici apparaît ce qu'il y a d'affreux dans la situation de Michel : il conserve intact le sentiment de l'honneur conjugal et de la force du lien qui l'unit à Marceline (dont il ne s'est jamais détourné pour un amour nouveau) ; mais ce sont sensations d'amputé !

Tel est ce livre de *L'Immoraliste*, le plus redoutable témoin des ravages de l'individualisme gïdien, qu'on puisse lire.

J'achève aujourd'hui la lecture des *Faux-Monnayeurs*. André Gide est bien triste... Il poursuit son chemin, inconsolable d'avoir perdu sa jeunesse. Inconsolable ami, tourne-toi donc vers la lumière qui rend jeune pour l'éternité !

L. BAILLOD.